

LE CARNET DE GUERRE D'UN ALSACIEN-LORRAIN
D'AOUT 1914 A OCTOBRE 1915

L

a défaite de la France lors de la guerre de 1870-1871, entérinée par le traité de Francfort du 10 mai 1871, annexe au nouvel empire allemand l'Alsace et une partie de la Lorraine.

Pendant près d'un demi-siècle, nos aïeux du Pays messin vivent au sein du monde germanique et servent dans l'armée du Kaiser. En 1914, nombreux sont ceux qui, sous l'uniforme allemand, participent à l'invasion de la Belgique puis de leur ancienne patrie, la France.

C'est le carnet de route de l'un de ces soldats que j'ai découvert, peu après sa mort, en 1984.

Né le 18 octobre 1890 à Ancy-sur-Moselle, c'est le 17 octobre 1912 qu'il est incorporé au 4^e régiment de Grenadiers de la Garde Impériale (5^e compagnie).



Dans la garde impériale.

En août 1914, ce régiment fait partie de la II^e armée allemande de von Bülow, qui rentre en Belgique dès le 11. Après quelques escarmouches à Huy le 18 août, puis près de Namur le 22, il participe à sa première grande bataille, celle de Charleroi, les 23 et 24 août, puis à celle de Saint-Quentin les 29 et 30 du même mois :

- 18 août: Départ à 3h 30; nous traversons Marchin et Huy. A trois kilomètres en

avant de Huy, l'artillerie tira une vingtaine de coups sur une patrouille française. Croyant à une attaque, mais c'était une fausse alerte.

- 19 août: Départ de Couthuin à 8 heures. Je crois qu'aujourd'hui ou demain une grande bataille se fera. Il vient d'y avoir une escarmouche entre le 2^e bataillon du 3^e régiment de la Garde et les Français, et ils eurent 8 blessés.

- 24 août: Nous avons passé toute la nuit en bataille, et ce matin la bataille continue avec rage. Hier j'ai vraiment reçu le baptême du feu et j'ai vu la mort de près.

- 29 août: La bataille commence à 8 heures du matin et nous avons à supporter le feu de l'artillerie française, qui nous tue un homme.

Du 1^{er} au 4 septembre, sans presque manger ni dormir, notre soldat arrive à marche forcée, près de 60 kilomètres à pied par jour, jusqu'à Epernay où se passe une anecdote

assez inattendue. Comme il se promenait en ville, quelques heures après y être entré, il engage la conversation en français, sa langue maternelle, avec plusieurs habitants qui, voyant qu'il parlait leur langue, lui font un chaleureux accueil. L'un l'invite à dîner, ce qu'il accepte; l'autre lui propose de l'héberger pour la nuit, ce qu'il refuse, étant obligé de rejoindre son cantonnement.

Le 6 septembre, après avoir quitté Epernay la veille, il est blessé à la jambe dès les premiers engagements de la bataille de la Marne. Jusqu'au 10, pendant les cinq jours de cette terrible bataille, il reste dans une grange avec plusieurs centaines de blessés allemands et français, sans soins et presque sans nourriture :

- 6 septembre: Nous partons à 3 heures du matin et à 6 heures nous sommes surpris par l'artillerie française. Je reçois de suite un biscayen dans la cuisse droite. Je reste dans cette position jusqu'à 2 heures, en très grand danger car les grenades et les balles ne cessent de siffler à mes oreilles. Enfin, à 3 heures, je suis transporté dans un village voisin où nous sommes déposés dans une grange sur la paille. Je ne dors pas de la nuit.

Les Allemands se retirent en évacuant une grande partie de leurs blessés, mais notre soldat reste caché au fond de la grange en compagnie des blessés français. Quelques heures plus tard il est fait prisonnier par les troupes françaises, soigné et nourri.

- 10 septembre: Pendant la nuit nos troupes se retirèrent et l'ordre fut donné de sauver tous les blessés qu'on pourrait. Il paraît que nos troupes furent battues et forcées à reculer. Il partit trois voitures de blessés, mais comme les chevaux manquaient une quarantaine de blessés restèrent ici, et je fus du nombre. Vers 6 heures du soir, un chasseur français arrive dans le village, puis après une section d'infanterie, puis plusieurs régiments. A partir de ce moment, nous sommes prisonniers des Français (dans une lettre adressée le 31 octobre 1914 à son frère, il écrit: C'était l'occasion favorable de mettre mon plan à exécution. S'ils se sauvent ainsi, me disai-je en moi-même, c'est que les pantalons rouges ne sont pas loin. Cachons-nous derrière ce tas de paille et attendons: l'heure de la délivrance est proche).

Après un passage à Saint-Yriex, près de Limoges, où le torchon brûle entre prisonniers allemands et alsaciens-lorrains, il est dirigé sur Lourdes où sont rassemblés tous les prisonniers originaires d'Alsace-Lorraine. Il y arrive le 6 février 1915.

Ces prisonniers un peu spéciaux sont accueillis avec circonspection par les habitants de Lourdes : "Les habitants n'ont pas voulu que nous venions en ville. Ils ne sont pas encore apprivoisés. Il ne faut pas leur en vouloir,

car ils ne savent pas ce que c'est des Alsaciens-Lorrains. Ils ne savent peut-être pas où se trouve l'Alsace-Lorraine, en Asie ou en Amérique ?"

Jean-Pierre JEAN, le fondateur du Souvenir Français, se chargera, du 20 au 26 février, d'expliquer aux prisonniers toute l'ambiguïté de leur situation.



A la mi-avril 1915, notre soldat fait partie des premiers Alsaciens-Lorrains de Lourdes qui s'engagent volontairement dans l'armée française. Le 22 avril, il est incorporé au 3e régiment de Zouaves, et le 25 il embarque, à Marseille, pour l'Algérie.

Le 8 juillet, il quitte celle-ci pour la Tunisie où une rébellion vient d'éclater dans le sud. Son carnet se termine le 19 octobre 1915, date à laquelle il part pour Tataouine. La suite nous est connue grâce à son livret militaire: pendant un an il participe aux combats du sud tunisien, puis à d'autres campagnes en Afrique du Nord, où il est resté jusqu'à la fin de la guerre.

Il a reçu:

- la Croix de Guerre avec citation à l'ordre de la Division
- la Médaille des Evadés
- la Croix du Combattant Volontaire.

Il a été démobilisé en août 1919, et a retrouvé son village d'Ancy, redevenu français, après près de sept ans de service militaire continu:

- 23 mois comme soldat allemand
- 7 mois comme prisonnier de guerre ou en camp de rassemblement d'Alsaciens-Lorrains.
- 52 mois comme soldat français, dont 43 en campagne au Maghreb.

C'était un Lorrain que, comme beaucoup d'autres, l'Histoire a ballotté entre deux drapeaux comme elle le fera, à nouveau, pour une autre génération, vingt-cinq ans plus tard.

C'était mon père.

Jean NAUROY



Les premiers engagés volontaires du dépôt des Alsaciens-Lorrains de Lourdes (1915)

La Conférence du Lieut. J.P. Jean au Fort de Lourdes (Février 1915)